

Dr. W. J. LEYD

KANTOOR.

Dédié aux Présidents Krüger et Stein.

Hommage de l'auteur.

Aux vaillants défenseurs.

# UN HÉRO

# UN HÉRO

Depuis plus de deux ans,  
Le perfide pays d'Angleterre  
Chez nous, met à feu et à sang  
Et veut nous ruiner par la guerre.  
Mais nous, quoique simples paysans,  
Dans le cœur, nous avons de ce sang,  
Qui en 1881, coula dans les veines de nos pères,  
Lors de la première invasion de notre terre.  
Plus de trois cent mille ennemis,  
Ont déjà envahi notre pays :  
Et combien de ces pauvres soldats,  
Victimes des « Chamberlain » et Consort,  
Dans les divers et sanglants combats,  
Ont déjà trouvé, une horrible mort.  
Nous ne voulons que notre droit cependant,  
Et ce droit : c'est notre liberté.  
Oui vivre heureux, vivre indépendants,  
Et voir notre pays, respecté.

J'avais un fils, un brave enfant,  
Qui n'avait hélas ! que seize ans :  
Mais lorsque fut, déclarée, la guerre,  
Il voulut marcher, sur les frontières.

Hélas ! bientôt nous dûmes nous séparer,  
Il alla avec Dewet, moi avec Delarey :  
Depuis en vain, je cherchais à le revoir,  
Mais je devais rester, faire mon devoir,  
J'étais pourtant anxieux sur son sort,  
Et j'avais peur d'apprendre sa mort.  
Un soir, qu'autour du feu, nous nous reposions,  
Harassés, fatigués de la journée,  
Nous vîmes arriver à l'horizon,  
Un cavalier boer ... c'était un courrier,  
Il venait sur nous ventre à terre.  
Bientôt, et malgré la poussière,  
Dont il était recouvert, je reconnus mon enfant ;  
Pour être près de lui, il ne me fallut qu'un instant.  
Ah ! que j'étais bien heureux,  
Mais ce bonheur dura peu :  
Car il me dit en me montrant une lettre,  
Je veux d'abord, au général la remettre.  
Le cœur gros je le laissai aller,  
Et vers Delarey se diriger.  
Après que notre chef eût lu le pli,  
Il appela nos hommes et leur dit :  
Mes amis, l'ennemi veut nous cerner,  
Des troupes nous entourent de tous côtés,

Mais nous n'avons rien à craindre,  
Dewet veille, nous saurons vaincre.  
Puis s'adressant à l'enfant :  
Tu es jeune ? ... seize ans !  
Et ta résidence ? ... Prétoria !  
Des Anglais, pourtant traverser les lignes,  
Pour un jeune boer, cela est très digne ;  
Dis-nous comment tu les traversas.  
Afin de ne rien perdre des paroles,  
Tous resserèrent les rangs ;  
Et on l'entendit alors sans gloriole,  
Raconter son raid vaillant.

Je venais de quitter notre général :  
Et dans la plaine, je lançai mon cheval,  
Ventre à terre : Il volait,  
Plutôt qu'il ne galopait.  
Tout à coup cinq anglais devant moi s'élancent,  
Et essayent de m'arrêter avec leur lance.  
Je déchargeai mon fusil, puis mes revolvers.  
Et à tous cinq, leur fit mordre la poussière.  
Je continuai la route, me croyant délivré des ennemis,  
Lorsque derrière moi, éclatent de nombreux coups de fusils,  
Cent balles autour de moi sifflèrent,  
Et plusieurs d'entr'elles me touchèrent.  
Blessé, je me cramponnais au cou de mon cheval,  
Et notre salut est dû, à ce noble animal.  
Le chef alors, le prit dans ses bras,  
Et embrassa son front poussiéreux ;  
Puis le montrant à tous les soldats,  
Il dit, voilà un enfant glorieux.  
Lorsque soudain celui-ci chancela,  
Je m'élançai et le prit dans mes bras ;  
Alors, il parla d'une voix éteinte,  
Et dit, dans une dernière étreinte,  
Merci, mon général, ce me fait plaisir,  
Mais hélas je suis blessé, et me sens mourir.

Oh ! mère et vous cher frère,  
De votre enfant soyez fier,  
Il meurt, tué par l'ennemi.

Oh ! beau rêve, belles espérances,  
Je meurs pour vous, mes chers pays,  
Pour mes parents, pour l'indépendance,  
Adieu, je meurs : Vive le Transval, Vive l'Orange.

CHARLES PRÉSEAU.

Rue du Concert 9

Bruxelles

Tous droits de reproduction et de traduction réservés à l'auteur.